

Dans une région retirée d'un pays très lointain, un endroit oublié de tous et dont personne ne voulait entendre parler, existait un géant. En comparaison avec un homme de taille moyenne de ce pays, et de cette époque, c'est-à-dire un homme d'un mètre soixante-cinq environ, quatre bons mètres séparaient le bout de ses gros doigts de pieds à la pointe de ses cheveux bruns, qu'il avait épais et hirsutes. Il n'avait point de nom, aussi loin que l'histoire du pays puisse remonter dans le temps, et lui-même ignorait avec une force égale son nom et son origine, sachant encore moins quel âge il pouvait bien avoir. Mais qu'importe ?

Géant de son état, cet être que la solitude rendait malheureux vouait son existence à l'acte de dévorer bien plus qu'il n'en avait besoin, au point d'en être devenu peu à peu énorme, du moins d'une carrure trop importante, même en comparaison avec sa grande taille. Au fil du temps, il avait fini par pouvoir se sustenter de tout type de chaire fraîche disponible à portée de ses bras évoluant dans les airs tels deux grands chênes doués du mouvement, si bien que peu de représentants du règne animal ici bas subsistaient à ses alentours : s'il avait fallu faire la somme de ce qu'il mangeait quotidiennement, il fallait maintenant compter plusieurs dizaines de kilogrammes de matière comestible et moins comestible par jour. Peu étonnant de constater alors que même les humains avaient peu à peu quitté la région après qu'à plusieurs reprises, le géant se fût introduit dans les villes et les villages, croquant à tout va poules et coqs, cochons et volailles.

Qu'elle fut réelle ou issue de l'imaginaire collectif, une rumeur bouleversa un jour la vie du pays. Il fut dit en effet qu'un matin, le géant avait dévoré un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans dont la vigilance avait été fortement diluée par les restes d'une veillée noyée dans l'alcool, comme il y en avait manifestement beaucoup dans la vie du malheureux.

Certains soutenaient l'image d'une l'intervention divine punissant le pécheur récidiviste dont la présence plus assidue sur les bancs de l'Eglise eut été salvatrice, d'autres au contraire voyaient dans l'existence du géant le diable incarné, un mal parmi tant d'autres, dont on considérait à l'époque que seul le bûcher pouvait être le remède. D'autres enfin, bien que fervents croyants, rapportaient avec force que cette scène, bien que véridique (certains prétendaient même l'avoir vue de leurs propres yeux) n'avait pour ainsi dire rien de divin ni même de maléfique, concluant après maintes discussions populaires et agitées, à la nécessité soit de procéder à la capture et la mise à mort de l'assassin, soit à l'exil pur et simple de la population. Il était donné à tout à chacun de choisir son chemin, et certaines âmes tranquilles et pacifistes telles qu'il en existe toujours dans toutes les communautés, avaient déjà quitté la région, non sans avoir tenté de calmer les esprits et contenir les colères. Mais une poignée de paysans, guerriers dans l'âme, galvanisés par l'engouement collectif et l'aveuglement général, avaient décidé de changer leurs fourches en armes

aiguës et partirent à la chasse au géant, sous les encouragements à la fois haineux et emprunts d'appréhension de leurs compagnes.

De chasse on peut dire qu'elle fut tentée par des cœurs téméraires, de capture par contre il n'y en eut pour ainsi dire jamais. En effet bien que le géant, visible à une centaine de pas dans un pays peu vallonné, fût facilement encerclé à plusieurs reprises, personne ne parvint à le capturer ni par la force, ni même par la ruse (si certains sursauts d'intelligence de nos courageux traqueurs pussent être considérés comme de la ruse). Il fallut qu'un des valeureux fût dévoré dans d'atroces souffrances (à ce qu'on rapporte), pour que la ferveur collective s'éteigne subitement, que la flamme collective vacille et que la poignée de courageux rejoigne à son tour les routes de l'exil. En trois ou quatre jours, maisons, bourgs, quartiers et villages furent tout désertés. Chiens, chats et rats avaient depuis longtemps quitté les lieux, heureux pour l'occasion de n'être point doté de cet acharnement à la lutte pour une illusoire supériorité de leur espèce, si caractéristique du genre humain.

Et c'est ainsi que le géant, du jour au lendemain, fut l'heureux propriétaire d'un immense territoire dont seule la fatigue de longues heures de marches pouvaient constituer les frontières. Il ne fallut pas beaucoup de scrupules à cet être vorace pour prendre possession des caves, des champs et des moulins, non sans avoir épuisé en quelques semaines les réserves de mets délicats laissés à l'abandon dans les fermes, les enclos et les prés. De tout ce qui était comestible, rien n'échappa au géant, si bien qu'un soir il fut victime de son propre appétit.

Et c'est ici que commence notre histoire, au milieu d'un chemin de terre sur lequel s'était écroulé le géant, accablé par le poids de son propre corps. Il était seul, au milieu d'un lieu oublié de tous, incapable désormais de se lever, ne s'endormant le soir qu'avec la sensation d'avoir faim, et s'éveillant le matin que pour ruminer son malheur. Deux ou trois semaines s'écoulèrent ainsi, sans que rien ni personne ne vint changer la vie du géant accablé par l'idée de finir ses jours affalé au milieu de nulle part, jusqu'à ce matin frais et couvert d'une fine rosée, où le géant fut étonné d'être réveillé par autre chose que les gargouillis insistants de son ventre criant famine.

C'était un homme de trente ans, tout au plus, à l'allure fine mais solide, animé par une démarche à la fois libre et décidée, coiffé d'un chapeau usé et poussiéreux, que le géant vit arriver au loin par le chemin dont il bloquait lui-même l'accès.